# XV

# « JUPITER MARS QUIRINUS » ET LES TROIS FONCTIONS CHEZ LES POÈTES LATINS DU Ier SIÈCLE AV. J.-C.

*(1er article)*

PAR G. DUMÉZIL

Professeur au Collège de France

SOMMAIRE. — *Au Ier siècle avant J.-C., la triade Jupiter Mars Quirinus*[1] *n'était assurément qu'une vénérable antiquité dans la religion de l'État romain, et elle n'est pas souvent mentionnée dans la littérature de cette époque. Les historiens, par exemple, n'en parlent guère qu'à propos de l'institution des trois flamines majeurs ou du sacrifice à Fides, de la formule de la* deuotio *ou du rituel de conclusion des traités. On se propose ici de rassembler les passages des poètes augustéens où des références, sûres ou probables, sont faites à la triade*[2]*, d'étudier les procédés par lesquels ces poètes la rattachent à l'actualité politique ou religieuse, et de déterminer dans quelle mesure ils en comprennent encore l'ancienne valeur idéologique.*

La conception des trois fonctions qui, harmonisées et hiérarchisées, composent le monde et la société (souveraineté religieuse et politique ; force combattante ; fécondité, abondance et paix) était encore bien vivante et consciente, entre 350 et 280, au moment où se sont fixées définitivement les légendes des origines romaines, puisqu'elle leur a fourni deux ou trois cadres[3]. Elle l'était même au moment où s'est réglée la querelle impériale de Carthage et de Rome, à en juger par l'articulation des trois présages (*caput bubulum* et *caput equi* à Carthage : richesse et gloire militaire ; *caput humanum* à Rome : souveraineté universelle)[4]. On dit parfois un

1. Ces pages n'ont de sens que dans le cadre de mes recherches, en particulier de la série de livres intitulés : *Jupiter Mars Quirinus* (1940-1948), dont une présentation générale est donnée dans *L'héritage indo-européen à Rome* (1949). Cf. « *Jupiter Mars Quirinus* » *et Janus*, dans la *Revue de l'histoire des religions*, CXXXIX, 1951, p. 208 et suiv., où est discutée la thèse que M. J. Paoli a récemment présentée, *R. É. L.*, 1950, p. 252 et suiv.

2. Sur l'importance de l'étude des énumérations de noms divins, cf. la préface de *Tarpeia* (1947), p. 10 et suiv.

3. Voir, en dernier lieu, le chapitre III de *L'héritage...*, avec les références aux discussions antérieures, et la note 49, p. 181.

4. Voir la démonstration de M. L. Gerschel, *Le temple et la cité*, dans le *Journal de psychologie*, 1952.

peu vite que les écrivains du Ier siècle ne devaient plus la comprendre : il a été possible, au contraire, de montrer qu'elle est fort bien exprimée dans la première élégie romaine de Properce (IV, 1, 9-32) et dans des textes parallèles de Virgile (*Géorgiques*, II, 513-535 ; *Énéide*, VII, 177-191)[1] et de Manilius (IV, 693-695)[2], et qu'elle transparaît dans la manière dont Tite-Live, aussi bien qu'Ovide, Florus et Denys d'Halicarnasse présentent la guerre de Romulus et de Tatius[3]. Quelques-uns des faits groupés ci-dessous témoigneront aussi de cette bonne conservation.

I. Nous sommes assurés que, au début du IIIe siècle, la triade avait pris un regain d'actualité, en même temps qu'une forme rajeunie qui l'éloignait de son sens fonctionnel : Mars y restait inchangé, mais Jupiter y avait revêtu l'uniforme capitolin et l'assimilation de Quirinus à Romulus, l'interprétation de Quirinus en Romulus divinisé, était accomplie. En effet, lors du dernier épisode des guerres samnites, à la veille de la guerre sabine et de la *collatio ciuitatis* (290) qui ont servi de modèle à la guerre sabine de Romulus et à la fusion des deux peuples qui la conclut[4], exactement en 296, nous voyons les édiles curules faire des générosités coordonnées au *Juppiter* du Capitole, au *Mars* de la porte Capène et aux *nourrissons de la louve*[5], tandis que leurs collègues plébéiens en font à Cérès ; l'année suivante, sans doute reconnaissantes, ces mêmes divinités (Tellus se substituant seulement à son associée ordinaire et quasi synonyme Cérès) se donnent rendez-vous sur le champ de bataille de Sentinum : dès les premiers engagements, l'apparition d'un loup assure les Romains de l'appui de *Mars* et du *conditor urbis*, puis *Tellus* reçoit la *deuotio* du consul plébéien, et enfin *Juppiter*, sous le vocable de *Victor*, écoute le *uotum* du consul patricien[6]. Et il n'est pas indifférent que ce soit à la même époque — deux ans plus tard — que le consul Papirius Cursor édifie le temple de *Quirinus*.

1. *Naissance de Rome* (1944), p. 115 et suiv. ; *L'héritage...*, p. 210 et suiv.
2. *Jupiter Mars Quirinus*, IV (1948), p. 125 et suiv. ; *L'héritage...*, p. 231, notes 14 et 15.
3. *Naissance de Rome*, p. 100 et suiv. ; *L'héritage...*, p. 128 et suiv.
4. Th. Mommsen, *Die Tatiuslegende* (*Hermes*, 1886), repris dans les *Gesammelte Schriften*, IV (1906), p. 22-35 ; cf. *L'héritage...*, p. 125-142.
5. C'est la première mention de la louve de Romulus et d'une figuration de cette louve ; elle est confirmée par des monnaies sensiblement contemporaines : J. Carcopino, *La louve du Capitole*, 1925, p. 49 [45 dans le *Bulletin de l'Assoc. G. Budé*] et p. 54 [3].
6. Voir mon article *La bataille de Sentinum, remarques sur la fabrication de l'histoire romaine*, dans les *Annales (économies, sociétés, civilisations)*, 1952.

*a)* Cette conception de la triade est courante à l'époque d'Auguste, notamment quand les poètes décrivent l'apothéose de Romulus[1]. Dans une scène qui remonte peut-être à Ennius, ils réunissent les trois dieux, dont l'hellénisation de la mythologie a fait un grand-père, un père et un fils, *Mars* demandant à *Juppiter*, en vertu d'une promesse, d'enlever Romulus à la terre et de le promouvoir *Quirinus*. Ainsi Ovide, *Métam.*, XIV, 805-828, avec un jeu remarquable « *Quirites-Quirinus* » :

... Romule, iura dabas, posita cum casside *Mauors*
talibus affatur diuom hominumque parentem :
« Tempus adest, genitor... »
... Adnuit *Omnipotens*...
... Conscendit equos Gradiuos...
... reddentemque suo iam regia iura Quiriti
abstulit Iliadem...
... Pulchra subit facies et puluinaribus altis
dignior et qualis trabeati forma *Quirini*.

La scène se retrouve dans les *Fastes*, II, 475-508, à propos du mythe des *Quirinalia*, avec le même jeu « *Quirites-Quirinus* » aux vers 505 et 507.

Parfois, par référence aux légendes combinées d'Énée et de Romulus et à l'opposition première de Junon à la naissance de Rome, les poètes substituent Junon à Jupiter dans ce conseil et montrent la reine des dieux consentant, en reine, et non sans poser ses conditions, à la prière de Mars. Ainsi Horace, *Odes*, III, 3 15-68 :

... hac *Quirinus*
*Martis* equis Acheronta fugit,
gratum elocuta consiliantibus
*Junone* diuis : « Ilion, Ilion... »

Et, dans le discours de réconciliation qu'ouvre ce nom abhorré, Junon a soin de se qualifier comme souveraine, comme l'associée la plus proche, sinon l'égale de Jupiter (64 : *coniuge me Iouis et*

1. Chez les poètes augustéens, Quirinus n'est pas autre chose que Romulus divinisé. Les autres explications, toutes artificielles (Quirinus, dieu de Cures ; Quirinus, dieu de la lance...), n'ont été avancées que par les antiquaires et par les historiens qui s'informent auprès d'eux ; ce sont jeux d'érudits, qui ne sortaient pas de leurs cercles.

*sorore*)[1], dont elle prend la place pour une décision souveraine (33 : *Marti redonabo* ; 39 : *regnanto*)[2]. On notera, au vers 57, *Quiritibus*, qui fait certainement allusion au nom nouveau de Romulus, *Quirinus* (v. 15).

On rapprochera, dans les *Fastes*, VI, 51-54, cette déclaration de Junon, désormais protectrice de Rome :

nec gens mihi carior ulla est :
hic colar, hic teneam cum *Joue* templa meo.
Ipse mihi *Mauors* : « Commendo moenia », dixit,
« haec tibi, tu pollens urbe *nepotis* eris ».
Dicta fides sequitur...

*b)* En dehors de l'apothéose de Romulus, Ovide a maintes fois utilisé la triade, ainsi conçue, à propos de l'histoire légendaire de Rome. Dans le premier mémoire du recueil *Tarpeia*, p. 103-105, plusieurs de ces textes ont été analysés : mythe des *Vestalia* (*Fastes*, VI, 349-394), mythe des *Parilia* (*Fastes*, IV, 827-832 ; cf. 808, *Quirine*, et 855, *nondum facti Quirites*). On peut citer encore (*Fastes*, I, 197-202) le résumé en trois noms que fait Janus de la simplicité primitive de Rome :

Pluris opes nunc sunt, quam prisci temporis annis,
dum populus pauper, dum noua Roma fuit,
dum casa *Marti*genam capiebat parua *Quirinum*
et dabat exiguom fluminis ulua torum.
*Juppiter* angusta uix totus stabat in aede
inque *Jouis* dextra fictile fulmen erat.

Dans un développement sur la puissance du destin (*Astron.*, IV, 26-29), Manilius résume de même la naissance prodigieuse de Rome par ces trois personnages. Sans le destin, dit-il,

an lupa proiectos nutrisset *Martia fratres*,
Roma casis et nata foret, pecudesque magistri
in Capitolinos auxissent culmina montes
includiue sua potuisset *Juppiter* arce?

1. Au premier chant de l'*Énéide*, v. 46-47, Junon dit, dans une circonstance analogue, affirmant son pouvoir souverain :

*Ast ego, quae diuom incedo regina Jouisque*
*et soror et coniux...*

2. De plus, aux vers 22-23, elle s'associe à Minerve (mihi *castaeque damnatum* Minervae) : c'est le groupement capitolin *Juppiter O. M. Juno Regina Minerua.*

II. Les poètes augustéens présentent volontiers la triade Jupiter Mars Quirinus complétée par Vesta, ce qui doit prolonger une tradition liturgique et théologique ancienne[1], et, en outre, par les dieux du prince, avant tout Vénus, aïeule des Jules, et Apollon, père supposé, en tout cas protecteur d'Octave. Ainsi, dans le mythe des *Parilia* rappelé ci-dessus (*Fastes*, IV, 827-832), le futur *Quirinus* (808) met Rome naissante sous la garde de *Juppiter*, du *genitor Mars* et de *Vesta mater*, et, dans celui des *Vestalia* (*Fastes*, VI, 349-394), sont réunis, comme protecteurs de Rome lors du siège du Capitole par les Gaulois, *Juppiter*, *Mars*, *Vénus*, *Quirinus* et *Vesta*.

On rapprochera, dans le discours par lequel le Camille de Tite-Live exhorte les Romains à ne pas déserter le site de Rome après le départ des Gaulois (V, 52), les seuls dieux et cultes qui soient mentionnés comme liés constitutionnellement à ce site :

... Et ne omnia generatim sacra omnesque percenseam deos, in *Iouis* epulo num alibi quam in Capitolio puluinar suspici potest? Quid de aeternis *Vestae* ignibus signoque, quod imperii pignus custodia eius templi tenetur, loquar? Quid de ancilibus uestris, *Mars Gradiue*, tuque *Quirine pater*? Haec omnia in profano deseri placet sacra, aequalia urbi, quaedam uetustiora origine urbis?

Horace groupe de même les cultes fondamentaux de Rome dans l'ode de Régulus (III, 5, 9-12), les *ancilia* résumant les deux dieux des Saliens, *Mars* et *Quirinus* : *Milesne Crassi... consenuit socerorum in armis*

sub rege Medo Marsus et Apulus,
*anciliorum* et nominis et togae
oblitus aeternaeque *Vestae*,
incolumi *Ioue* et urbe Roma?

C'est une énumération de ce genre, avec insertion des dieux du prince (Apollon, Vénus) et du prince lui-même, curieusement assimilé à Mercure, qui emplit la seconde moitié de l'ode I, 2, d'Horace : *Vesta*, *Juppiter*, *Apollo*, *Erycina*, *Mars*, *Mercurius*-César (promis à l'apothèose) et *Quirinus* (« modèle » des apothéoses romaines) dans l'expression *populus Quirini*.

1. Cf. *Tarpeia*, p. 100 et suiv.

Le texte le plus achevé dans ce genre, et le plus systématique, est sans doute la prière qui termine les *Métamorphoses* d'Ovide (XV, 861-870). Entre des formules collectives (dieux importés et dieux *indigetes*) ou généralisantes (*quosque alios...*), la triade est énoncée dans l'ordre ascendant (*Quirinus, Mars, — Juppiter*), avec intercalation des dieux de César (*Vesta Caesarea, Penates Caesarei, Phoebus domesticus*) :

> Di, precor, Aeneae comites, quibus ensis et ignis
> cesserunt, dique indigetes, genitorque *Quirine*
> urbis, et inuicti genitor *Gradiue* Quirini,
> *Vesta*que *Cesareos* inter sacrata *Penates*
> et cum *Caesarea* tu, *Phoebe domestice, Vesta*,
> quique tenes altus Tarpeias, *Juppiter*, arces,
> quosque alios uati fas appellare piumque,
> tarda sit illa dies et nostro serior aeuo
> qua caput Augustum, quem temperat, orbe relicto,
> accedat caelo faueatque precantibus absens.

Plus tard, Silius Italicus, dans la plus belle page de son poème, à la fin du douzième livre, fera surgir les dieux de Rome devant Hannibal, venu sous les murs de la ville, après Cannes. Chaque dieu se dresse au-dessus de son sanctuaire, de son quartier, et Silius compose ainsi, par sélection, un ensemble où tout, sauf le permier terme, est remarquablement archaïque : *Apollo* (Palatin), *Diana* (Aventin), *Mars* (Campus), *Janus* (Janicule), *Quirinus* (Quirinal) et, pour culminer, *Juppiter Tonans* (Capitole).

III. On considère l'ode IV, 15, d'Horace comme une sorte de postface à tout le recueil. On a raison, mais elle est, d'autre part, inséparable de l'ode 14, qu'elle continue dans le même mètre. Le diptyque est celui-ci :

1° Toute l'ode 14 est un éloge militaire du règne d'Auguste, avec énumération des ennemis vaincus aux frontières et des généraux vainqueurs ; les Vindélices et bien d'autres ont vu

> quid *Marte* posses. Milite nam tuo
> Drusus Genaunos, implacidum genus,
> Breunosque ueloces et arces
> Alpibus impositas tremendis
> deiecit acer... ;

puis c'est l'aîné des Nérons, le futur Tibère, qui, sous les auspices du prince, repousse les Rètes,

spectandus in certamine *Martio*...

2° Toute l'ode 15, à partir de la seconde partie du vers 4, est un éloge du règne d'Auguste quant à la prospérité (v. 5), à la majestueuse paix impériale (v. 6-9) :

... Tua, Caesar, aetas
fruges et agris rettulit uberes
et signa nostro restituit *Joui*
derepta Parthorum superbis
postibus et uacuom duellis
ianum *Quirini* clausit... ;

un éloge quant à l'ordre et aux vertus restaurées (v. 9-16), derechef quant à la paix civile (17-20 : *non furor*..., *non ira*...) et frontalière (21-24 : *non Getae*..., *non Seres*...) ; enfin, quant à l'aimable cours (*inter iocosi munera Liberi*...) de la religion (v. 25-28) et de la littérature (v. 29-32) que permet cette paix ordonnée.

Entre ces deux tableaux antithétiques, les trois permiers vers et le début du quatrième de l'ode 15 font charnière, par un mouvement auquel Properce et généralement les élégiaques ont eu fréquemment recours[1] : « Mais que suis-je en train de faire? Chanter les guerres ! Jouer les poètes épiques ! Ma muse n'a pas cette vocation. Chantons plutôt, etc. » :

Phoebus uolentem praelia me loqui
uictas et arces increpuit lyra,
ne parua Tyrrhenum per aequor
uela darem. Tua, Caesar, aetas, etc.

Les deux premiers vers font clairement allusion à la matière de l'ode précédente, la supposent pour la contredire et l'interrompre, en sorte que ces deux pièces jumelles forment un éloge triparti, « trifonctionnel[2] », selon l'antique théologie de Jupiter Mars Quirinus, les violences victorieuses de Mars se juxtaposant et s'oppo-

1. Phoebus intervient ici comme le Horos de la première élégie romaine de Properce.
2. On comparera, dans le *Rig Veda*, recueil d'odes non moins savantes que celles d'Horace, des couples d'hymnes fonctionnels complémentaires : I, 2 et 3 ; II, 36 et 37 ; cf. *Tarpeia*, p. 49 et suiv.

sant à la fois à l'ordre, à la morale, à l'empire souverain, à la religion que patronne Jupiter, et à la paix heureuse, prospère et féconde que patronne Quirinus.

Or, au long de ces quatre-vingt-quatre vers, hormis les dieux de décor (Phoebus, en tant que maître du poète, 15, 1, et Liber, au sens de « vin », 15, 26), seuls trois noms divins président distributivement aux divers développements : *Marte* dans l'ode 14 (v. 9, rappelé par *Martio* au v. 17) ; dans l'ode 15, *Joui* (v. 6) et *Quirini* (v. 9).

Cette distribution, cette mise en évidence des vieux dieux des trois fonctions, et d'eux seuls, couvrant l'œuvre totale d'Auguste, paraît d'autant moins fortuite que, pour dégager Quirinus, Horace crée une expression hardie[1], qu'il est seul à employer, transformant sans nécessité métrique l'usuel *Janus Quirinus*, où *Quirinus* n'est qu'une qualification du dieu Janus, en *ianus Quirini*, où c'est *ianus*, nom commun, qui s'efface devant le dieu *Quirinus*[2] : *ianum Quirini clausit*, « il a fermé la porte de Quirinus ».

Ce texte est particulièrement intéressant : à la différence de ceux qui viennent d'être signalés, il ne se borne pas à une mention formelle de la triade, détournée d'ailleurs de son sens par les parentés introduites entre Jupiter, Mars et Quirinus ; il la présente en rapport avec son vieux substrat idéologique triparti, Quirinus, en particulier, engagé dans la « négation de la guerre » (après victoire), opposé à Mars *belli*, comme il l'est dans les célèbres gloses de Servius[3]. Preuve qu'Horace, et donc les poètes ses contemporains, n'ignoraient pas l'ancienne théologie. On trouve ici, par contre-coup, une raison de ne pas s'étonner du texte où Properce met si nettement les trois tribus primitives en rapport avec les trois fonctions[4].

1. Plessis et Lejay notent ici : « *Janum Quirini* ; on disait d'ordinaire *Janus Quirinus* ; probablement Horace modifie l'expression par euphonie. » C'est évidemment insuffisant.

2. Le monument d'Ancyre traduit bien *Janum* en grec, mais laisse *Quirinum*, Ἐνυάλιον, en apposition.

3. Servius, *ad Aen.*, I, 292, et VI, 860 ; voir, en dernier lieu, *L'héritage...*, p. 93 et 109 (notes 28 et 29).

4. Je réserve l'œuvre de Virgile pour une étude ultérieure. Je signale simplement une structure comparable à celle qui vient d'être analysée dans les deux dernières odes d'Horace. Au début de l'*Énéide*, dans la prophétie de la grandeur romaine par laquelle Jupiter console Vénus, les seuls dieux qui interviennent sont : 1° Mars (vers 274, 276) comme père de Romulus et patron de la carrière guerrière de Rome, carrière qui culminera dans la conquête totale de Jules César (vers 286-290) ; 2° Jupiter lui-même, « ego », en tant que maître des destins et donneur de la souveraineté impériale, avec allusion à ses divers

IV. Justement parce que Properce a écrit le témoignage le plus important pour l'établissement du caractère fonctionnel des Ramnes, des Luceres et des Titienses, on peut s'étonner de ne rencontrer chez lui nulle mention de la triade divine correspondante.

Le thème d'une des élégies romaines, celle des dépouilles opimes (IV, 10), pouvait l'y porter. Mais il adopte celle des deux versions concurrentes qui, éliminant la triade, rapportait les trois dépouilles non pas, successivement, à Jupiter (Romulus), à Mars (Cossus) et à Quirinus (Marcellus : cf., au contraire, Virgile, *Énéide*, VI, 859), mais uniformément au seul *Juppiter Feretrius*. Tout au plus peut-on voir une allusion lacunaire à la triade dans le fait que Romulus est appelé ici Quirinus, bien qu'il ne soit pas encore devenu ce dieu quand il triomphe d'Acron de Caenina et consacre les premières dépouilles. Mais, de Mars, nulle mention.

Une autre élégie romaine, celle d'Actium (IV, 6), offrait encore une occasion, puisque Properce y associe, comme protecteurs du parti d'Octave, outre Apollon avec son intervention décisive, les seuls *Juppiter* et *Quirinus* (quelle que soit la valeur qu'il faille donner ici à ce nom), et puisque nous savons, d'autre part, par Suétone (*Auguste*, 18, fin), que, après Actium, victoire navale, Auguste témoigna sa reconnaissance à Apollon, à Mars et à Neptune. Dans le texte parallèle du Bouclier d'Énée (*Énéide*, VIII, 671-713), Virgile ne manque pas de réunir autour d'Auguste, outre son aïeule Vénus et « l'occidentale » Minerve, les trois dieux que le vainqueur avait déclarés pour ses protecteurs : Neptune (v. 699), Mars (v. 700), flanqué des Dirae, de Discordia et de Bellona, Apollon (v. 704). Properce, lui, ajoute les noms de Jupiter et de Quirinus et élimine Mars.

Ces deux absences de Mars donnent sans doute l'explication de l'absence plus générale de la triade. En bon élégiaque, et très sincèrement, Properce n'a aucune affinité, aucune sympathie pour

associés capitolins : peut-être *Terminus* et *Juuentas* et leurs deux promesses aux vers 278-279 (cf. Servius, *ad loc.* : « metas » ad terras retulit, « tempora » ad annos), en clair *Juno Regina* aux vers 279-282 (cf. Servius, *ad loc.* : « mecum » in Capitolio constituta) ; 3° les dieux de la paix rétablie par l'immobilisation des entités guerrières (Belli portae, Furor impius, vers 294) : *cana Fides et Vesta, Remo cum fratre* Quirinus. Quelle que soit la valeur précise de cette mention inattendue de Quirinus (Auguste avec Agrippa? Romulus-Quirinus? un symbole du « Romain moyen » réconcilié avec « son frère »?), elle ne se justifie que par l'intention de distinguer, d'opposer, sous la bienveillance permanente de Jupiter, une phase guerrière, « mavortienne », et, ouverte par Auguste, une phase pacifique, « quirinienne », de l'histoire romaine.

Mars, pour le Mars romain[1]. Sur les cinq passages où on lit son nom, deux sont destinés à l'écarter dédaigneusement de la vie du poète : « Je ne suis pas riche, je n'ai pas d'ancêtre qui ait triomphé *Marte antiquo* » (II, 34, 56) ; « la poésie épique, la poésie des guerres, *Marte*, n'est pas pour toi, poète, qui as, au contraire, ta *militiam sub armis Veneris* » (III, 3, 42) — ce dernier thème, avec ou sans Mars, étant fréquemment repris (II, 34, 61 : « c'est à Virgile de célébrer Actium ![2] » ; III, 5, 1 : *pacis deus Amor est*) ; deux autres rangent Mars parmi les fléaux qui accablent l'homme (II, 27, 8) ou la Ville (III, 11, 58 : *Roma territa Marte*). Dans ces conditions, on conçoit que Properce n'ait pas volontiers reconnu Mars comme un des trois dieux des fonctions nécessaires, donc « bonnes ».

Peut-être le cinquième passage où se lit le nom de Mars (III, 4, 11) confirme-t-il cette impression en fournissant du système des trois fonctions une sorte de parodie.

Auguste s'apprête à partir en campagne sur l'Euphrate. Le poète commence sur un ton épique, mobilisant les grands protecteurs de Rome, *Juppiter*, dieu de l'empire et des triomphes (v. 6), puis *Mars pater et sacrae fatalia lumina Vestae* (v. 11). Puissent ces divinités, dit-il, procurer la victoire du prince à temps pour que (v. 13-14)

..... uideam spoliis oneratos Caesaris axis
ad uolgi plausus saepe resistere equos...

Ici, le poète revient à son naturel, grâce à une quatrième divinité, celle que les poètes augustéens joignent fréquemment aux antiques protecteurs de la Ville, l'aïeule d'Auguste, Vénus. Seulement, pour lui, Vénus est bien autre chose : ni grand'mère ni mère ; amie de la paix autant qu'un Quirinus, certes, mais pour les plaisirs particuliers qu'elle promet. Il continue donc, associant plaisamment les diverses valeurs de la déesse (v. 15 et suiv.) :

... inque sinu carae nixus spectare puellae
incipiam et titulis oppida capta legam...

1. Dans II, 32, 33, Mars est l'Arès grec de la fable d'Aphrodite ; dans IV, 1, 83, Mars est la planète Mars, d'ailleurs qualifiée de *rapax*.

2. Avant d'écrire l'élégie romaine sur Actium (IV, 6), où l'accent est d'ailleurs mis (discours d'Apollon) sur la fin de la guerre, sur la paix et les joies de la paix revenue, Properce avait plusieurs fois parlé incidemment de cette bataille qui, en tant que bataille, et bataille de guerre civile, lui inspirait des sentiments mitigés : II, 15, 44.

... Ipsa tuam serua prolem, *Venus*...
... Praeda sit hac illis quorum meruere labores :
me sat erit Sacra plaudere posse Via.

Ce détournement de la Vénus césarienne vers une « troisième fonction » façonnée selon le goût du poète — volupté sans les fécondités — recompose auprès de Vesta le tableau triparti canonique, où le souverain Jupiter et Mars *belli*, après un trop beau départ, nous font sourire, complices que nous sommes du double jeu de Vénus.

V. Bien avant Auguste et Properce, un poète avait repensé le système des trois fonctions selon sa philosophie propre. Une philosophie autrement sérieuse, et toute rationnelle. Une philosophie qui, se coulant en vers magnifiques, acceptait bien de prononcer le nom de Mars, comme signe de la mauvaise réalité de la guerre, et celui de Vénus, comme résumant la bonne et féconde réalité de la fermentation universelle, mais qui refusait tout usage, même métaphorique, à celui de l'illusoire souverain du monde, Jupiter[1] : pour elle, le dieu de la « première fonction », qui n'est plus religion, mais raison, qui n'est plus sacerdoce, mais science, philosophie et enseignement, ce « dieu » est un homme, le Grec Épicure. Mais il est remarquable que deux livres sur six du *De natura rerum* débutent par une utilisation rhétorique ou dialectique du système des trois fonctions.

On connaît la grandiose ouverture du poème :

1° V. 1-28 : l'invocation à *Vénus*, mère des Romains, plaisir des dieux et des hommes, qui préside aux innombrables fécondations du monde. Puisse-t-elle, au poème dont elle produit la matière, *de natura rerum*, donner la grâce qu'elle incarne, *leporem* !

2° V. 29-61, les v. 44-49 [= II, 646-651] étant retranchés : l'opposition de Vénus — *tranquilla pace* — à la guerre, au *Mauors*

1. Qu'on songe aux ironies du livre II, 634, sur les « enfances de Jupiter » ; aux violences dialectiques du livre VI, 379-422, contre l'idée d'un Jupiter maniant la foudre. Si *Vénus*, au sens d' « amour, instinct amoureux », est du vocabulaire courant de Lucrèce (qui, en revanche, n'emploie pas *ueneror*, non plus que *orare*, *adorare*, *preces*, *immolare*...), Mars ne paraît qu'au début du premier livre (v. 33) et à la fin du cinquième (v. 1303). Quelques dieux liés à des éléments ou à des opérations précises de la nature ou à des industries humaines sont parfois nommés (*Neptunus*, *Ceres*, *Flora*, *Bacchus*, *Tellus*, *Pallas*), et l'on connaît, au livre II, la belle interprétation du mythe de la *Magna Mater*. Mais Apollon, Diane, Janus, Junon, Quirinus, Pluton ou Dis Pater, les Lares comme les Pénates, et même Vesta, qui eût été facilement utilisable, sont absents du poème.

*armipotens* qui *belli fera moenera regit.* Que la guerre cesse ! Que le dédicataire, le général Memmius, affranchi des soucis guerriers, puisse écouter les leçons de la philosophie !

3° V. 62-79 : grandeur de la philosophie raisonnable, établie par le *Graius homo* sur les ruines de la religion traditionnelle et de tous les fantômes mythologiques, *fama deum*, etc.

Au début du Ve livre, voulant établir la supériorité d'Épicure sur les dieux et demi-dieux de la mythologie, le poète tire argument de la *maiestas* — c'est-à-dire de la supériorité naturelle, rationnelle[1] — de son service (nous pourrions dire, au sens où nous employons ce mot, « de sa fonction »). Des listes que lui offrait la fable et que poètes et prosateurs allongent et nuancent à l'envi[2], il ne retient que Cérès et Liber (ensemble), et Hercule. En sorte que l'exposé se fait en trois points :

1° Affirmation de la supériorité d'Épicure et de son service *philosophique* (1-12) :

> ... qui princeps uitae rationem inuenit eam quae
> nunc appellatur sapientia, quique per artem
> fluctibus e tantis uitam tantisque tenebris
> in tam tranquillo et tam clara luce locauit.

2° Démonstration, par confrontation avec le service *alimentaire* de Cérès et de Liber, qui n'ont révélé aux hommes que le pain et le vin, et non, comme Épicure, l'hygiène de l'âme, *purum pectus* (v. 16-21).

3° Démonstration, par confrontation avec le service *combattant* d'Hercule, qui n'a délivré le monde que de monstres physiques et non, comme Épicure, des monstres qui logent dans les âmes (v. 22-51).

Le tout se termine par trois vers où le service *philosophique* d'Épicure est considéré dans sa province proprement *religieuse*[3] (v. 52-54) :

> cum bene praesertim multa ac diuinitus ipsis

1. Voir mon article *Maiestas et grauitas, de quelques différences entre les Romains et les Austronésiens*, dans la *Revue de philologie*, 1952.

2. Cicéron, *De natura deorum*, III, 18 : *de Hercule, Aesculapio, Libero, Castore, Polluce dubitabis.* Horace, *Épîtres*, II, 1, 5 : *Romulus et Liber pater et cum Castore, Pollux* ; *Odes*, III, 3, 9-15 : Hercule, les Dioscures, Bacchus, Romulus ; IV, 8, 22-34 : Romulus, Éaque, Hercule, Liber...

3. Sur quoi, voir maintenant le livre du P. Festugière, *Épicure et ses dieux* (1945).

immortalibu' de diuis dare dicta suerit,
atque omnem rerum naturam pandere dictis.

Il est improbable que ces deux débuts de livres aient été fournis par un modèle grec. Pour le premier[1], en particulier, le qualificatif de Vénus, *Aeneadum genitrix*, prouve que cette Aphrodite est Romaine, et la solidarité de Memmius et de Mars, la prière faite à Vénus d'arrêter les guerres qui gênent dans leur conversation le général et le poète romains, témoignent dans le même sens[2].

Lucrèce a donc dû utiliser ici par deux fois, à sa façon, le schéma triparti que lui fournissait l'idéologie, j'allais dire le catéchisme, de son enfance.

Georges DUMÉZIL.

Août 1951.

---

# XVI

# LE DUALISME DE LA LATINITÉ MÉDIÉVALE

PAR CHRISTINE MOHRMANN
Professeur aux Universités d'Utrecht et d'Amsterdam

SOMMAIRE. — *Deux problèmes fondamentaux, pour lesquels on n'a jamais trouvé une solution définitive, dominent l'étude de la latinité médiévale. Le premier est de savoir comment il faut caractériser et classer le latin médiéval en tant que phénomène linguistique. Le deuxième est en relation étroite avec le premier : selon quelles normes faut-il juger et appré-*

1. Dans le second texte, l'expression *qui princeps uitae rationem inuenit eam quae nunc appellatur sapientia* est plus naturelle, plus acceptable si c'est l'adaptateur romain d'une philosophie grecque qui parle en son propre nom.

2. Dans le même sens témoigne encore le fait qu'une invocation à Vénus *Aeneadum genitrix* ouvre le poème dédié par un Romain à un *Memmius* : les Memmii étaient une des « familles troyennes » de Rome (*Énéide*, V, 117). Cette ouverture de Lucrèce va contre une remarque de M. Jacques Perret, dans son beau livre sur *Les origines de la légende troyenne de Rome*, 1942, p. 563 : « Mais seule, dit-il, une ascendance énéenne directe [comme celle des Julii, de César] permettait de se rattacher à Vénus, présentait donc de l'intérêt et cela rend peu vraisemblable que les Geganii, les Cloelii, etc., qui n'ont jamais été rattachés qu'à des compagnons d'Énée, y aient songé dans les premières années du 1er siècle. » Par delà ses petits-fils, les descendants d'Iulus, Vénus était assurément la protectrice naturelle de tous les descendants des « Troyens » de Rome : une sorte d'aïeule adoptive.